

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

FANTASQUE.

AUBIN, Rédacteur,
H. ROWEN, Imprimeur,

PROPRIÉTAIRES.

No. 46, Rue Grant, St. Roch.
No. 7, Ruedes Prairies, St. Roch's.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au No. 46, Rue Grant, St. Roch, deux fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille du LUNDI contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a six et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'envoie le journal à la campagne pour moins de six mois. Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



DEPOTS.

On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal; chez Mr. E. GINGRAS, marché de la Haute Ville, et chez Mr. ANT. MATHÉ, Basse-Ville.

AGENTS.

Montréal.—Chez Mr. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thérèse, où l'on reçoit des souscriptions.

Trois-Rivières.—Chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désireraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes sont priées de nous le faire savoir.

n'obéis ni ne commande à personne, je vais ou je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3.

Quebec, 27 Septembre, 1841.

No. 79.

MÉLANGES.

UN NOM REPROUVE.

Vers la fin du mois de novembre 1813, un vieillard suivait lentement, le quai Saint-Michel et semblait se diriger vers le quartier populeux et pauvre qui entourait alors, encore bien plus qu'aujourd'hui, la noire métropole et Notre-Dame. Il marchait un peu courbé et appuyé sur une canne à pomme d'ivoire; un chapeau à larges bords entourait sa tête. Quoique la nuit commençât à venir, il était facile encore de distinguer la douceur, vénérable de sa physionomie et l'expression profonde de découragement qui s'y mêlait. Le mouvement de la foule, les effets bienfaisants de la marche, la beauté de la soirée, lui apportaient par intervalle quelque sérénité; mais bientôt sa morne tristesse venait le ressaisir, et ses traits reprenaient leur première amertume. Alors il luttait contre la fatale idée fixe qui le harcelait: il relevait la tête il regardait autour de lui: il deman-

avait des distractions à tous les objets qui l'entouraient ; mais rien ne parvint à lui ôter le mal dont il souffrait, et bientôt il retomba dans son abattement.

Malgré son grand âge, car il ne comptait pas moins de soixante-quinze ans, le vieillard arriva sur la place Notre-Dame, entra dans plusieurs maisons, monta jusqu'aux greniers de trois ou quatre taudis, visita plusieurs familles où se trouvaient des malades, et consola par de douces et bonnes paroles toutes ces pauvres créatures. Aux souffrants il faisait entrevoir une prompte guérison ; à ceux qui l'entouraient il donnait des encouragemens et des éloges sur leur persévérance et leurs bons soins ; rarement il s'éloignait sans laisser sur la cheminée la somme nécessaire à l'achat des médicamens prescrits ou à l'acquisition du pain de la journée.

Quand il eut terminé ses œuvres de charité, quand il n'eut plus ni de consultations gratuites à donner, ni d'aumônes à distribuer, il se disposait à regagner sa demeure et s'approchait d'une voiture, car il était bien las, lorsqu'il entendit une voix honteuse qui sollicitait tout bas ses aumônes. Il se retourna et vit un jeune homme.

—Que ne travaillez-vous ? dit-il. Je ne suis pas assez riche pour venir en aide à ceux qui peuvent s'aider eux-mêmes.

Le mendiant ne répondit pas un seul mot, se détourna rapidement, courut à la Grève, et là, après un court moment d'hésitation ou de prière, allait se jeter dans la Seine, lorsqu'il se sentit arrêter par le bras, c'était le vieillard. Il avait compris la fatale résolution du malheureux, et il était accouru ; aussi vite que lui avaient permis ses jambes presque octogénaires, pour arracher l'insensé au suicide.

—Pardonnez-moi un moment de dureté et d'oubli, dit-il en présentant une pièce de cinq francs au jeune homme.

Le jeune homme repoussa doucement l'écu.

—Autant vaut mourir aujourd'hui que demain, répliqua-t-il. Cette aumône que j'ai sollicitée dans un moment de faiblesse ne servirait qu'à prolonger d'un jour ou deux mon agonie.

Il voulut s'éloigner, mais il retomba faible et vaincu sur la grève.

—Donnez, monsieur, dit-il en étendant la main, donnez ! La maladie qui me dévore me tuera avant peu de jours : Grâce à votre aumône, je pourrai paraître devant Dieu sans qu'il lise sur mon front ce mot de réprobation : suicidé. Dormez, je mourrai sans crime et sans remords.

Le vieillard prit la main du jeune homme et posa son doigt sur l'artère de son poignet. Il sentit un pouls que secouait avec violence une fièvre ardente, et il leur rapide jetée par une voiture qui vint à passer, lui montra des traits profondément altérés et empreints de tous les caractères fatals d'une maladie grave. Il reconnut encore aux vêtemens et aux manières de l'infortuné qu'il n'appartenait pas à la classe ouvrière.

—Votre état demande les soins d'un médecin, dit-il. Fiez-vous à moi, monsieur, et je vous les donnerai.

—J'aime mieux la mort que l'hôpital, répliqua le malade.

—Aussi, n'est ce point là que je vous mène, mais chez de braves gens qui me sont dévoués et qui vous traiteront comme si vous étiez leur fils. Allons ! ne désespérez pas ainsi de votre sort, et donnez-moi le bras. Tout vieux que je suis, je saurai bien encore vous soutenir.

Et il présenta son bras au jeune homme, qui se laissa emmener dans une maison voisine et conduire au troisième étage, dans un petit appartement occupé par de bons artisans ébénistes.

— Madame Jeanne, dit le médecin en s'adressant à une femme d'une quarantaine d'années, vous m'avez souvent témoigné le désir de m'être agréable, en m'accablant de soins que je vous ai donnés. Voici une occasion de le faire. Un jeune homme de mes amis est malade. Prenez-le en pension chez vous jusqu'à sa guérison. Tenez, recevez cette bourse, vous y trouverez de quoi faire l'acquisition des objets indispensables pour loger votre nouvel hôte.

— Nous donnerions notre propre lit plutôt que de mal coucher quelqu'un amené par vous, monsieur le docteur, interrompit l'ébéniste. Et tous les deux s'élevèrent à préparer une couche au jeune homme qui se soutenait avec peine. Le médecin aida l'artisan et sa femme à déshabiller la malade ; après quoi il le salua, écrivit l'ordonnance de plusieurs prescriptions et partit en promettant de revenir le lendemain de bonne heure.

Le lendemain, l'état du pauvre jeune homme avait empiré ; la fièvre prenait un caractère pernicieux ; le délire avait paru et lui faisait proférer mille propos bizarres dans une langue étrangère, que le docteur reconnut être la langue allemande. Il appelait sa mère à son aide, il mêlait à des plaintes et à des paroles de désespoir des chants nationaux ; il promettait à sa fiancée de l'épouser bientôt. Jamais la maladie n'avait produit un désordre plus absolu et plus douloureux.

Pendant huit jours et huit nuits, les deux honnêtes personnes à qui le docteur avait confié l'étranger veillèrent au chevet de son lit. Le vieux médecin venait chaque jour le visiter plusieurs fois, et enfin tant de soins et de dévouement reçurent leur récompense. Le délire se dissipa, la fièvre perdit de la gravité de son caractère, et l'on put donner quelques alimens légers au convalescent.

Ce fut, ce jour-là, grande fête dans l'humble logis de l'ouvrier, car Antoine avait pris, ainsi que sa femme, une affection paternelle à ce pauvre jeune homme, qui devait la vie à leurs soins affectueux et dévoués.

Les premières paroles du convalescent furent pour remercier ses hôtes et pour leur demander le nom du charitable vieillard auquel il devait la vie. À sa grande surprise, ils lui répondirent qu'ils ne savaient pas ce nom. Il donnait des soins à un de leurs voisins : quand ce voisin avait su que Jeanne était malade, il avait prié le docteur de la guérir, et le vieillard avait entrepris et mené à bonné fin la guérison. Un jour que le savant homme sortait de la demeure où il avait ramené la santé et le bonheur, Antoine lui avait glissé dans la main trois pièces d'or qu'enveloppait un bout de papier. Il fallait voir la mine sévère que prit sur le champ le médecin !

— Croyez-vous, avait-il dit, que j'exerce mon art pour que vous me donniez le prix d'un mois de votre travail ? Vous n'avez déjà perdu que trop de temps à soigner votre femme !

Il sortit, comme si l'ouvrier l'eût offensé, et ce fut huit jours après seulement qu'ils le revirent, quand il leur amena son malade.

Ce récit, que les bonnes gens firent avec une affectueuse simplicité et en accompagnant chaque mot d'un reconnaissant éloge du vieillard, toucha vivement le cœur du jeune homme et ajouta encore à sa reconnaissance pour son bienfaiteur. Quand il le vit arriver le soir, il lui prit la main et la porta respectueusement à ses lèvres.

La suite au prochain numéro.

BOITE DE PANDORE.

(Pour le Fantasque.)

[La partie qui suit de la lettre de L'ARTISAN se trouvait sur une feuille détachée et avait été égarée par mégarde lors de la publication de notre dernier numéro qui nous empêcha de la donner alors toute entière.]

J'ai assisté quelques fois aux séances de la chambre d'assemblée qui vient de terminer ses travaux. Rien de plus curieux que l'intérieur de ce corps législatif. Les membres étaient juchés les uns sur les autres, ou plutôt les uns derrière les autres, le chapeau sur la tête, la canne à la main. L'orateur était assis au milieu, nu tête, enveloppé dans sa robe de soie et les gants blancs aux mains. Le sergent d'armes avait une grosse cocarde de ruban noir attachée au milieu du dos. Dans un coin, d'où on ne leur voyait que la tête, étaient entassés les sténographes, et je vous assure que ces derniers avaient forte besogne à faire. Si vous ajoutez à cela que tous parlaient ensemble, que les cris, les rires, et quelque fois d'énergiques jurons faisaient retentir la salle, et qu'une chaleur suffocante en chassait les personnes délicates, vous trouverez comme moi, que cela ressemblait plus à une anti-chambre d'auberge, qu'à la salle des séances d'un corps législatif.

Enfin la farce est jouée, le rideau vient de tomber dans le château de Lord Sydenham, qui n'a pu se rendre à la chambre pour proroger sa législature. Toujours la farce est jouée, la première représentation du Gouvernement Responsable vient de se terminer au milieu des sifflets de tout le pays, qui a payé bien payé, beaucoup payé pour être mystifié. Le pays punira-t-il les acteurs ou bien l'acteur ! Tous méritent de l'être, espérons qu'ils le seront comme ils le méritent. Parmi eux, il y en a un surtout qui aura sa récompense j'espère. Il a passé aux ennemis avec armes et bagage. Après s'être déclaré contre l'Union il a voté pour lui donner un *fair trial* :

Ah ! que c'est beau

Pour Mr. Charles Taschereau !

Comme dit la chanson de son triomphe.

Je finis ma longue tirade pour aujourd'hui, peut-être une autre fois, reprendrais-je encore, mais l'haleine me manque cette fois-ci.

L'ARTISAN.

LE FANTASQUE.

QUÉBEC, 27 SEPTEMBRE, 1841.

On assure encore une fois que des navires de guerre anglais sont arrivés sur les côtes de l'Amérique. Si cela est vrai on peut croire encore à la possibilité de voir les choses se rembrunir de nouveau. Ces bâtiments attendent dit-on pour commencer les hostilités, l'issue du procès de MacLeod. De cette manière, nous sommes parfaitement rassuré car la question de la paix ou de la guerre ne tient pas pas à un fil, mais à une corde. Cela peut aller loin encore.

Au moment où tout l'univers a les yeux et les lunettes sur Monsieur McLeod, nos lecteurs nous sauront gré sans doute de mettre devant eux la lettre que nous écrivons du fond de son cachot, cet homme intéressant que l'Angleterre voudrait faire passer pour un prisonnier de guerre fait en tems de paix.

Monsieur le Fantasque,

Dans la situation affreuse où je me trouve en ce moment, je ressens le besoin de déposer mes peines, mes tourments, mes inquiétudes, mes tortures spirituelles aussi bien que corporelles, dans le sein du monde entier; vous ne trouverez donc pas étrange que je choisisse pour parvenir à ce but la voie de votre feuille qui est, m'assure-t-on, répandue sur la terre d'un pôle à l'autre, aussi bien chez les riches que chez les pauvles; aussi bien chez le pauvre que chez l'indigent. Je conçois bien que cela ne changera rien à mon triste sort; mais l'idée d'attirer l'attention de toutes les nations me fait supporter avec courage des douleurs sous lesquelles je succomberais lâchement si je devais demeurer ignoré. sottise que je partage avec le reste de l'humanité.

Mon cher monsieur le Fantasque, vous qui avez eu l'avantage d'apprendre par expérience ce que c'est que d'être prisonnier d'état et qui sans doute avez été traité avec une magnanimité toute britannique, avec une profusion monarchique, vous désirerez sans doute, en qualité de frère en grilles et en verrous, connaître le traitement qu'on me fait subir dans mon dongeon républicain!! Ah, monsieur, mon cœur se serre au seul souvenir de mes souffrances; jamais je ne trouverai dans mon âme assez de force et d'énergie pour vous retracer avec des couleurs assez vives les émotions affreuses par lesquelles mes bourreaux me font passer. Cependant comme il le faut pour satisfaire l'empressement public je vais faire un effort surnaturel et tracer la lugubre description de l'emploi de mes tristes journées.

Le cachot horrible que j'habite est situé au second étage de l'édifice, qui sert ordinairement de prison à des voleurs, à des assassins, à des faussaires, à des incendiaires, enfin au rebut de la société. Dans le moment actuel je suis tout seul; mais il n'en est pas moins terrifiant de penser qu'on dort, qu'on boit, qu'on mange, dans l'endroit même où dorment, burent, mangèrent des criminels qui ont peut-être fini leurs jours sur un ignoble échaffaud; l'augure en est des plus inquiétant. Mais revenons à la pénible description de mon cachot; c'est un espace de vingt pieds sur trente, entouré de quatre murs blancs et livides comme la mort; il y a un plancher sur lesquels les malfaiteurs qui m'ont précédé ont gravé leurs noms et leur histoire; mais par un reste d'humanité qui m'est bien sensible et auquel je ne m'attendais pas, on a couvert ces désolantes inscriptions d'un tapis bien épais. Cet appartement a trois fenêtres où le jour ne pénètre que du matin au soir à travers de noirs barreaux de fer; on aperçoit de là un paysage magnifique, des campagnes bien cultivées, des champs verts et fertiles, des forêts sombres que traversent des rivières limpides, et ce spectacle enchanteur ne m'est offert qu'afin de me torturer davantage par le souvenir du bonheur de la liberté. Tout mon ameublement se compose de quelques chaises de bois recouvertes de crin, d'une ou deux tables en acajou massif, d'un sofa et enfin d'un lit de douleur consistant en quelques matelats rembourrés de poils de bêtes sauvages, et de plumes de cruels oiseaux de proie. C'est là qu'entre deux draps froids comme le marbre d'une tombe je passe mes nuits dans un sommeil qui n'est pas même interrompu par des rêves agréables.

À peine le soleil éclaire-t-il mes rideaux depuis quelques heures que je suis

obligé de me lever et de laisser nettoyer mon cachot par quelque vil mercenaire. Vers les neuf heures j'entends un horrible grincement de serrures et de verrous ; c'est le valet de mon geôlier qui vient de son œil inquisiteur voir si je suis encore en sa possession ; il borne presque toujours sa conversation à ces mots qu'il prononce d'une voix rauque et infernale : *Que desirez-vous avoir pour déjeuner ?* A quoi, armé du plus profond mépris pour tout ce qui me vient de mes persécuteurs je répons : *Peu m'importe ; tout ce qu'il vous plaira !* Et peu d'instant après je vois arriver un cuisinier à la mine rébarbative ; il dépose sur ma table et avec un sourire satanique quelques mets indifférents ; du thé qui est presque toujours trop sucré, quelques tranches beefsteak encore saignants ; des patates américaines et des rôties beurrées d'un seul côté. Dès que j'ai assouvi ma faim on enlève les restes de mon repas ; après quoi par un raffinement de cruauté l'on m'apporte tous les journaux qui s'entretiennent de moi ; tout cela sans doute afin de me faire souffrir mille morts par la lecture des conjectures contradictoires auxquelles se livrent leurs écrivains. L'un assure qu'il ne me sera rien fait ; que je serai simplement jugé puis remis aux autorités anglaises ; l'autre qu'on se propose de me faire échapper clandestinement ; celui-ci qu'il faut me pendre si je suis coupable ; celui-là que coupable ou non il faut me relâcher. Vous sentez bien que vivre ainsi entre la vie et la corde ce n'est pas vivre, aussi je ne vis pas.

La matinée se passe ainsi à parcourir des yeux les idées de chacun des milliers d'écrivains qui se permettent d'exprimer leur façon de penser sur le sort qui devrait m'attendre selon eux. Dès que midi, arrive le gardien chargé de me faire manger m'apporte quelque nourriture grossière qu'il ose appeler encore une collation ; ce sont ordinairement quelques morceaux, de viandes froides, des biscuits sans sel, quelques verres d'un vin peut-être falsifié et qui imite de la manière la plus perfide les vins que nous buvons en Angleterre ; mais je n'ai pas le tems d'en jouir car c'est l'heure des visites. De toutes les parties de l'Amérique on vient me voir comme une bête curieuse ; ou me regarde dans ce village comme le lion.... enchaîné. Oh ! monsieur c'est surtout en ce moment que je sens tout ce que ma position a d'affreux. C'est alors que je vois sur tous les visages les sentiments divers que j'inspire. L'un ouvre de grands yeux hébétés et témoigne sa surprise de ne pas voir en moi comme il s'y attendait un ours, un tigre, une hyène altérée de sang. L'autre s'en va en secouant la tête d'une manière significative. Celui-ci me considère en souriant comme pour dire : c'est bien la peine de faire tant de bruit pour si peu de chose. Celui-là me regarde avec compassion et s'efforce de me donner quelques paroles d'encouragement. Mais je sais bien que rien autre chose qu'un miracle ne saurait me sauver. Les barbares qui me tiennent en leur pouvoir me font assez sentir toute leur haine par le traitement qu'il me font essayer chaque jour, pour que je n'aie plus à m'aveugler par de trompeuses espérances. Je suis destiné à une mort affreuse. Je le sens à l'abattement qui s'empare de moi dès que je songe à ma situation.

Mais j'écarte ces inutiles digressions pour revenir à la description que j'avais commencée. Vers les cinq heures de l'après-midi, dès que les curieux se sont retirés et que je suis encore une fois abandonné à ma sollicitude, je ne tarde pas à voir mes ennemis persister à soutenir mon existence malheureuse pour jouir sans doute plus long-tems de mon supplice. Ils apportent donc mon dîner qui consiste en des aliments un peu plus substantiels, des fruits, quelques gâteaux, du café, quelques verres de liqueur, de la bière, des vins, enfin pour m'étourdir sur mes malheurs et sur mes privations, le geôlier vient m'aider à confectionner, puis à dépêcher

au léger bol de punch. Après quoi nous faisons solitairement quelques parties de cartes ou de domino, selon l'état de mon esprit, puis je vais chercher dans le sommeil l'oubli de mes maux et de mes persécuteurs. Comme vous le voyez, monsieur le Fantasque, il est difficile de comprendre comment j'ai pu supporter aussi long-tems une pareille vie. Je ne m'explique ce phénomène de ténacité que par la fermeté de mon caractère et la profonde philosophie dont je me suis armé dès que je me suis vu entre les mains des ennemis de ma patrie. D'ailleurs je sais que mes concitoyens ont les yeux fixés sur moi ; cette idée seule et du roast beef ont suffi pour me soutenir jusqu'à présent.

Voilà comment je passai de longues journées d'ennui, de souffrances et de désespoir. Vous pouvez le dire tout haut à l'Univers ! Je serai ferme jusqu'à la fin !

Maintenant, savez-vous pourquoi j'ai dû souffrir tant de maux ? Connaissez-vous mon crime ? Eh bien ! monsieur, le croiriez vous, je suis aussi innocent des massacres dont on m'accuse que vous même, monsieur le rédacteur, qui dormiez sans doute fort tranquillement comme moi lorsque fut commise cette action que les américains ont si fort sur le cœur. Ah ! que mon exemple serve de leçon aux fanfarons, aux faux braves, hableurs et ferrailleurs de tous les tems et de tous les pays car c'est pour avoir trop parlé que je souffre tant aujourd'hui ; c'est pour avoir eu la langue trop longue que je cours risque de me faire allonger le cou. Oui, monsieur, dans un petit moment de chaleur loyale, à la suite de quelques libations trop souvent répétées je m'oubliai jusqu'à me vanter d'avoir pourfendu de mon propre glaive plus ou moins d'yankees, d'avoir incendié leur malheureux bateau-à-vapeur ; crimes affreux que je condamne aujourd'hui du plus profond de mon cœur. Mon seul malheur est de ne pas avoir eu devant les yeux la crainte de Dieu, des hommes et du proverbe : *Trop gratter cuit, trop parler nuit.*

Je ne sais ce que feront pour ma sûreté les ministres de Sa Majesté Britannique ; mais je crains bien que par leurs imprudentes bravades ils n'excitent l'ardeur belliqueuse des américains qui pour montrer qu'ils ne redoutent personne pourraient bien s'amuser tout bonnement à me pendre un beau matin. Je désirerais que l'Angleterre soit moins chatouilleuse sur le point d'honneur au risque de voir mon nom tomber dans l'insignifiance ; je suis un de ces hommes qui aiment mieux vivre dix ans sur la terre que mille dans l'histoire.

Avec laquelle j'ai bien l'honneur, monsieur, d'être,
la corde au cou, Votre serviteur
ALEXANDRE MACLEOD.

Depuis samedi dernier on exige paiement aux barrières des chemins de Lorette et de Beauport. Le manque d'espace nous empêche de reproduire pour aujourd'hui quelques unes des scènes curieuses auxquelles donne lieu la mise à exécution de cet avant-goût des nombreuses améliorations britanniques dont nous allons jouir bientôt. Le premier jour les gardiens demandaient 12 sous par voyage ; mais cette taxe exorbitante a fait pousser tant de cris que les commissaires ont cru devoir la diminuer de moitié ; hier on n'exigeait que six sous ; ce qui est déjà un peu plus raisonnable.

On attend sous peu, dit-on, le nouveau gouverneur Sir Horvard Douglass. Les feuilles bien pensantes et bien pensées ont déjà fait son éloge et poussé leur cri habituel : *Le gouverneur est mort ! Vive le gouverneur !*

Madame Fitzwilliams et Mr. Buckstone continuent leurs représentations avec des succès toujours croissants et de plus en plus mérités. En toute justice il faut avouer que notre morne et bourgeoise ville de Québec doit des remerciements à ces charmants artistes pour être venus la tirer de la sombre langueur où elle était plongée depuis si long-tems, pour être venus nous faire rire de si bon cœur et, faut-il le dire, corriger un peu notre goût faussé par les spectacles plus ou moins ridicules, plus ou moins insignifiants dont on nous a gratifiés en si grande profusion durant la saison qui vient de s'enfuir. On ne peut se lasser du comique tour-à-tour naïf, espiègle, burlesque, incisif de Madame Fitzwilliams, pas plus que du talent sûr et si bien exercé de Mr. Buckstone ; aussi la salle a-t-elle été toujours garnie de l'élite de la société.

Les pièces que Mr. Buckstone écrit pour Me. Fitzwilliams ont pour principal mérite une gaîté qui se soutient parfaitement, et un dialogue fort heureux et abondant en bons mots ; cependant nous croyons que quelques unes des scènes (surtout une de celles de *Out of place*) pourraient être adoucies, tempérées, afin de les mieux adapter au méridien septentrional de Québec. Sans vouloir prétendre que l'on trouve parmi nous le beau idéal des mœurs patriarcales, nous sommes d'opinion que notre société est encore assez arriérée pour s'effaroucher de certaines scènes théâtrales dont on rit ailleurs, où, probablement, il ne se vole, ne se donne, ne se rend pas plus de baisers furtifs que dans ce pays. Nous faisons cette légère remarque aussi bien dans l'intérêt du public, de l'art dramatique dont nous aimerions à voir le goût se répandre ici, que dans celui des acteurs qui étant étrangers ne connaissent pas les exigences de nos susceptibilités.

Ce soir les deux habiles comédiens donnent leur dernière représentation qui sera des plus attrayantes, comme on peut le voir par les annonces du jour.

La corporation de Montréal va porter pendant un mois le deuil de feu lord Sydenham. Nous ne savons pas si celle de Québec va copier cet acte d'hypocrisie.

*** Nous avons reçu une lettre de Montréal signée un *Témoin Oculaire* ; nous en prendrons connaissance quand les 18 sous qu'elle nous a coûtés nous auront été remboursés.

RÈGLEMENT DE COMTES
Reçu d'un abonné de Ste Luce 5 s

J. B. CORRIVEAU, CHAPELIER, No. 15, rue Lamontagne, second magasin en dehors de la porte Prescott, a reçu un lot de redingottes et manteaux de caoutchouc, (macintosh) imperméable, et tient constamment chapeaux et casquettes aux dernières modes.

MANUFACTURE DE POÊLES RUSSÉS,

Par une compagnie dirigée par M. SMOLENSKI, qui a fait venir de Pologne plusieurs ouvriers dont la fabrication de ces Poêles est l'état.

QUEBEC, 99 RUE SAINT-VALLIER.

MM LES CURÉS et autres qui éprouveraient quelque embarras au sujet des cheminées, pourront s'adresser (par lettres affranchies) à la Manufacture. On leur enverra des directions sur la manière d'y remédier.

Comme M. SMOLENSKI ne croit pas pouvoir suffire à toutes les demandes, il prévient que les personnes qui en feront les premières seront les premières servies.

Québec, 12 juin 1841.